

Lurelu



Disparition sous le baobab, ou comment apprivoiser l'exil

Marie Fradette

Volume 38, numéro 3, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79960ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

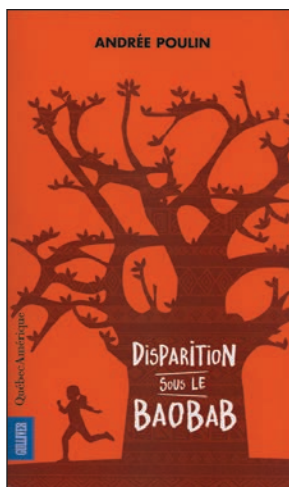
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fradette, M. (2016). *Disparition sous le baobab, ou comment apprivoiser l'exil*. *Lurelu*, 38(3), 79–80.



Disparition sous le baobab ou comment apprivoiser l'exil

Marie Fradette

79

Initialement paru en 2004 sous le titre *La disparition du bébé chocolat*, ce roman d'Andrée Poulin nous fait voyager jusqu'en Afrique, de l'autre côté du monde, là où tout est différent. Bien que l'auteure et son éditeur aient apporté quelques changements à la première édition, notamment le nom de l'héroïne Léda, qui devient Béa, et la suppression des illustrations, la trame du récit reste la même. Obligée d'aller vivre au Burkina Faso parce que ses parents médecins y travaillent, Béa, petite Québécoise amoureuse de la neige, se sent perdue. C'est tout un apprentissage qui commence pour elle dans ce nouveau décor fait de sable, de soleil et de chaleur.

Mis à part l'exil et ses différentes étapes, plusieurs pistes peuvent être explorées ici. D'abord, le choc des cultures : la rencontre de deux mondes distincts laisse place à la réflexion. De plus, l'arbre, symbole par excellence de vie, occupe un rôle central, intimement lié à l'adaptation que vit Béa. L'évolution de l'héroïne se perçoit par ailleurs à travers diverses actions qui la mènent du rejet à l'acceptation de sa nouvelle vie. Enfin, les couleurs sillonnent le récit et s'accordent au rythme de l'apprivoisement vécu par l'héroïne. Voici donc un voyage au cœur de l'exil.

Le choc des cultures

L'arrivée de Béa en terre étrangère et sa difficile acclimatation permettent de saisir l'ampleur de ce que peut signifier le choc entre deux mondes. Afin de rendre ce contact palpable, Poulin met en scène plusieurs détails sur la vie, les us et les coutumes des Burkinabés qui entrent en opposition avec la manière d'être de l'héroïne. Demandez d'abord aux élèves de relever ces indices. Qu'est-ce qui permet de distinguer les deux cultures? La différence est notable entre Béa et Kadi, jeune Africaine qui ne va pas à l'école, qui porte une robe trop grande et qui «est pauvre». La perspective de l'héroïne contribue à installer une distance entre les deux fillettes. En fait, la notion d'avoir n'est pas du tout la même. Si Béa est matériellement très gâtée, Kadi a affectivement tout

ce qu'elle veut : «Elle n'est pas entourée d'objets, comme toi, mais Kadi est plus riche qu'elle ne le pense. Elle est en bonne santé. Elle peut manger du riz tant qu'elle en veut. Elle a son petit frère pour la faire rigoler et sa grand-mère pour l'aimer» (p. 38). Pour sa part, l'héroïne a des poupées Barbie, de l'argent, des bijoux et elle mange du gâteau au chocolat quand elle veut. Ces deux mondes se rencontrent, ce qui laisse place à des échanges étonnants.

Discutez avec les élèves du pacte que font les deux jeunes filles, en l'occurrence échanger le bébé, le petit frère Amadou, contre des bonbons. Comment perçoivent-ils ce troc? D'un côté, l'artifice, le clinquant et les pommes rouges font l'envie de Kadi, de l'autre, Béa est en manque d'affection. Prolongez la discussion en relevant d'autres indices de ces différences, notamment les croyances africaines perceptibles à travers le rôle du féticheur dans la quête des jeunes filles. Encore, notez la présence du paludisme dans la vie des Africains par opposition à la façon de faire des médecins occidentaux : «Nous on fait pas comme les Blancs. On ne court pas chez le médecin pour chaque petit bobo. Le palu, on apprend à vivre avec...» (p. 54). Voyez aussi un détail qui attire l'attention des fillettes, soit la différence de chevelure : «- Comment tu fais pour avoir les cheveux aussi lisses? Tu les repasses? / Béa pouffe de rire. - Je suis née avec ces cheveux-là. Et toi? Ça doit prendre un temps fou pour faire toutes ces petites tresses? [...] - Je peux toucher? - Si tu me laisses toucher les tiens» (p. 121). La découverte de toutes ces différences forgent l'héroïne et l'ouvre graduellement à l'Autre.

L'arbre : source de réconfort

«La force du baobab est dans ses racines» raconte un proverbe sénégalais. Il signifie en fait que l'homme tire sa force de ses ancêtres, de son passé. L'exil que vit Béa entre justement en opposition avec la symbolique d'enracinement associée à cet arbre. Loin de sa famille, déboussolé par cette nouvelle vie, ce nouveau monde, Béa fait la rencontre

du baobab et reste subjuguée par son allure : «Béa s'arrête net au milieu du sentier. Elle vient de l'apercevoir. Il se dresse au fond de la clairière, aussi massif que magnifique. Avec son tronc ventru, ses branches nues et tordues, on dirait un grand-père ratatiné mais majestueux» (p. 40).

Invitez les élèves à discuter du parallèle qu'elle établit d'office avec les ancêtres. Béa s'y recueille, l'écoute, y trouve refuge alors qu'elle se sent perdue. Son manque de repère l'attire inconsciemment et toujours vers ce symbole d'enracinement : «Elle s'approche de l'arbre, et reconnaît alors le tronc lisse et argenté, les racines enchevêtrées [...] Béa sourit. Elle se sent soudain plus calme. Elle a l'impression de retrouver un ami» (p. 77). Notez avec les élèves ce que Béa remarque chez l'arbre : son tronc solide, rassurant et ses racines, enchevêtrées. L'importance de retrouver un univers familial, réconfortant, un point d'ancrage, est palpable ici. Afin de l'encourager à accepter sa nouvelle vie, le jardinier lui raconte d'ailleurs qu'«un beau matin, [elle] va se réveiller et... oh! surprise! l'Afrique sera plantée dans son cœur, aussi indéracinable qu'un baobab» (p. 26). La présence du baobab est signifiante dans cette adaptation. Proposez aux élèves d'analyser la place qu'il occupe dans le roman : du titre jusqu'à la toute dernière page, il apparaît, prend la parole, rassure, se trouve au cœur des événements importants et des échanges entre Kadi et Béa, puis finit par prendre place dans la vie de la jeune fille : «J'ai un baobab qui me pousse dans le cœur» (p. 140).

Béa : vers l'acceptation

«Le contenu d'une cacahuète est suffisant pour que deux amis puissent le partager». Ce proverbe burkinabé, placé en exergue, ouvre la voie à l'histoire qui suivra. Avant même d'entrer dans le roman, amenez les élèves à exprimer leur pensée sur le sens de cette maxime. À quoi renvoie-t-elle, selon eux? Demandez-leur d'envisager le lien qu'elle entretient avec le roman, ce qu'elle annonce. On l'a vu, le choc des cultures et la présence



de l'arbre dans le roman sont intimement liés au processus d'acclimatation de Béa. Mais plus encore, plusieurs anecdotes surviennent dans la vie de la jeune fille et ponctuent ce chemin qui la mène de la découverte à l'acceptation de l'Autre.

Amenez les élèves à fouiller le roman et à relever des scènes, des paroles qui témoignent de l'évolution de l'héroïne. Par exemple, au tout début du roman, Béa est «rouge comme la rage», en crise contre la vie africaine. Elle va d'ailleurs s'en prendre à des symboles de la culture. Voyez-la d'abord écraser la termitière, objet de fascination pour son père, partie prenante des paysages africains. Le détruire symbolise le rejet de ce nouveau mode de vie imposée. Son geste force nécessairement les termites à se réinstaller plus loin, à refaire leur nid. On peut facilement faire un lien entre cette réadaptation et le sentiment de Béa : «Cet homme sait qu'il faut beaucoup de courage pour se réinstaller dans un nouvel environnement» (p. 14-15).

Voyez-la aussi piétiner les mangues avec fougue, l'or des Africains, fruit qu'ils exportent, mais qui fait surtout partie de leur gastronomie. Elle déteste par ailleurs «ce pays trop beige, trop plat. Trop de sable, pas assez de verdure» (p. 15), ce pays où il fait trop chaud qui lui donne «l'impression de vivre dans un four» (p. 17). Puis, petit à petit, Béa enlève ses œillères et tente un regard vers l'Autre. Ce premier contact se fait avec Amadou, le frère de Kadi, le seul personnage qui ne tente pas de l'*amadou*-er. Faites réfléchir les élèves à cette rencontre ainsi qu'au nom du bébé, qui n'est d'ailleurs pas anodin. L'appivoisement se fait ici par le rire, tout naturellement, sans même qu'elle s'en rende compte : «Cet éclat joyeux vient chatouiller Béa au plus creux de son ventre [...] Pour la première fois depuis son arrivée au Burkina, Béa rit. Elle rit tellement qu'elle en perd son envie de mordre» (p. 29). Elle trouve dans ce langage universel le lien qui la rapproche de cet humain en apparence si différent d'elle. Proposez aux élèves de relever la suite de cette acculturation : elle accepte de goûter

à la boisson préparée par Dieudonné, elle apprend à faire de la purée de mangue avec la cuisinière, elle ressent beaucoup de fierté à l'idée de porter Amadou sur son dos avec le pagne, «ça lui donne l'impression d'être une Africaine» (p. 47), elle va même se coiffer à la mode africaine. Et tout ce chemin parcouru se termine par un échange culturel entre Kadi et Béa, alors que l'une et l'autre partagent le gâteau au chocolat et le pain de singe, fruit du baobab.

Quand les émotions colorent le récit

Vous pourriez aussi prolonger et clore la réflexion en insistant sur l'omniprésence des couleurs dans le roman d'Andrée Poulin. En plus de permettre une distinction entre les mondes et entre les émotions vécues par les personnages, leur présence dans tous les chapitres témoigne de l'évolution de Béa et de son apprentissage. Prenez par exemple le premier titre de chapitre qui s'ouvre sur une image évocatrice, en l'occurrence «rouge comme la rage». Bien sûr, il renvoie à l'état de Béa, mais aussi à la peau blanche de cette petite Québécoise «rouge comme l'hibiscus dans les moments de gêne (p. 33)» qui contraste avec la peau bronzée des Africains : «L'homme redresse un pot de fleurs et replace délicatement une branche d'hibiscus. De ses longs doigts brun café, il caresse les pétales rouges» (p. 13).

Au cœur du roman, le vert s'accorde à la saison des pluies, à la vie qui reprend, au baobab qui se refait des feuilles, à Béa qui commence à s'acclimater. Puis, en finale, les chapitres conjuguent les deux cultures : blanc comme le pain de singe et brun comme du gâteau au chocolat. Invitez les élèves à réfléchir à ce mariage. Le blanc de la peau de Béa rejoint la nourriture des Africains, alors que le brun de Kadi épouse celle de la Québécoise. Il y a là un beau partage qui renvoie à l'exergue du début. La boucle se referme ainsi sur cette union entre deux cultures.